

trajectoires.

Le magazine de l'EJT

ÉDITION DE FÉVRIER 2021



Solidarité, militantisme, créativité ...

LA JEUNESSE FAIT FACE

DOSSIER PAGE 8

L'ÉDITO

Partout, le silence s'est imposé. Les émissions sonores se sont atténuées, dans les rues, le long des axes routiers et à la sortie des universités. Des bruits partout, nous sommes passés aux bruits nulle part. On en a oublié certains. Celui du cliquetis des ordis en amphis, du clac chaleureux d'une bise, du ballon de l'EjT à Empalot le samedi matin. On nous a demandé de rester chez nous, loin des facs, des amis, des amours.

On a coupé le son.

Un silence vertigineux. Voyons-le comme le symptôme de notre liberté. Un vertige devant tous les possibles. Un silence qui nous permet d'exister, de tousser un bon coup pour reprendre de la voix. Alors, on joue de la musique sur Zoom, on tend la main à son voisin, on s'échappe, loin, dans l'espace pour certains. Le tempo s'accélère, à nouveau. Faire du bruit, encore, pousser les murs.

Si à 20 ans notre principale mission est de nous inventer, l'heure semblerait déjà être à la réinvention. En 2021, encourageons une jeunesse assoiffée, d'apprendre, de voyager, d'aimer, de penser, de questionner. Soyons cette jeunesse à l'irrésistible besoin de créer, de communiquer, de faire société, quand elle est contrainte à la solitude. Et si le monde n'est pas figé, les idées ne sont pas des points finaux. Les problèmes, pas des obstacles. S'adapter. Pour une jeunesse qui donne le rythme, qui donne le ton, à voix haute.

Et on remet le son.

Mathilde Collet



Directeur de publication : *Pierre Ginabat*

Directrice de rédaction : *Virginie Peytavi*

Rédacteurs en chef : *Mathilde Collet et Clément Cressiot*

Chefs de rubrique : *Agathe Crunchant, Bérénice Del Tatto, Thomas Graindorge, Marie Hollender, Louis Madelaine, Léna Mounier, Rémi Surrans*

Secrétaires de rédaction : *Anaïs Audureau, Victor Cariou, Lucie Lefebvre, Cyrielle Le Houezec, Léonie Outtier, Tanguy Papin, Chloé Sémat, Claire Sicard*

Responsable photographie : *Victor Gauquelin*

LE SOMMAIRE

4

Toulouse

Jugés pour traite d'êtres humains
Michel Sarran : le défi street food
TETR'ISS : cap vers l'espace

6

Région

Élections : report en vue
Antoine Maurice contre un report

8

Dossier

Quand la jeunesse brave la pandémie
Erasmus : engagement et adaptation
Initiatives : les étudiants s'entraident

16

Culture

Napoléon : un héritage gravé dans la pierre
Retour sur la bataille de Toulouse
BD : métiers en péril

19

Sport

Stade Toulousain et XV de France : divine idylle
Foot amateur : une application novatrice
Football américain : en plein boom

22

International

Tour du monde de l'insolite

24

Portrait

Sylvain Louvet : interview du prix Albert Londres

Jugés pour traite d'êtres humains

Exploitation de mendicité forcée et blanchiment : c'est ce qui est reproché aux 18 prévenus de ce procès, délocalisé sur l'île du Ramier pour respecter les conditions sanitaires. L'audience a débuté ce lundi 1^{er} février et durera dix jours.

La dernière fois que la salle Jean Mermoz a servi pour une audience, c'était pour le procès historique d'AZF.

Si celui qui s'y déroule aujourd'hui a moins de retentissement, il n'en est pas moins important : il porte devant le tribunal correctionnel le délit de traite d'êtres humains. Les prévenus, issus de cinq familles Roms Bulgares, sont poursuivis pour avoir établi des réseaux de mendicité forcée, dans la ville de Toulouse, entre 2015 et 2018.

De la Bulgarie – le pays le plus pauvre de l'Union européenne – aux carrefours toulousains,

Les « chefs » frappent ou privent de nourriture les mendiants ainsi sous contrôle

en passant par le camp de Gabardie, les 33 victimes enrôlées imaginaient une vie meilleure en France. Une fois

arrivées dans le camp de Roms au nord de Toulouse, ils déchantent. Baraquements insalubres, papiers d'identité confisqués par les criminels et une somme d'argent à récupérer chaque jour : c'est le quotidien des victimes, révélé par l'enquête.

Récolter moins d'argent que prévu ou se rebeller et voilà que les « chefs » frappent ou privent de nourriture les mendiants, ainsi sous contrôle. Alors que les préve-

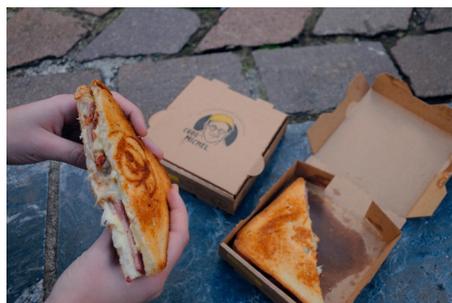
nus nient les faits reprochés, aucune partie civile n'assiste au procès. En effet, les victimes sont pour la plupart rentrées en Bulgarie. « Elles ne sont pas là pour confirmer les propos et il n'y a pas eu de confrontation » indique Sylvain Rosenau, avocat de l'une des prévenus. Or, « cela pose un problème pour les droits de la défense ».

Marie Hollender

Le défi street food de Michel Sarran

À l'heure où les affaires du centre-ville de Toulouse ont tendance à faner, Croq'Michel vient de fleurir. C'est la dernière idée de Michel Sarran : de la restauration rapide avec des croque-monsieur revisités.

La première enseigne de street food du chef étoilé vient de s'installer au cœur du quartier des Carmes. Le cuisinier n'a pas choisi l'adresse au hasard : « C'est un



Le Croq'Ibiza. ©Victor Gauquelin

endroit qui bouge, la rue des Filatiers est une rue très passante qui correspond bien à ce type de restauration. » Une cuisine inhabituelle pour le chef, plus habitué aux grandes tables : « C'est avant tout une aventure familiale avec mes filles, c'est ce qui a motivé ce projet. » Le nom de Michel Sarran n'est pas sans attirer la clientèle comme en témoigne la venue de Wendy, étudiante : « Je viens ici car ça me permet de goûter la cuisine du chef étoilé à un prix abordable. Je ne me serais pas arrêtée devant un simple restaurant de croque-monsieur. » Si la jeune femme est séduite par la qualité des produits, elle concède : « Pour un budget étudiant, cela reste onéreux et je ne

pourrai pas me permettre de venir souvent. » En effet, un menu classique coûte 17 euros, soit un prix bien au-dessus des tarifs proposés dans la même rue par les enseignes de street food. Une fois le soufflé retombé, le client restera-t-il fidèle ? Une question qui n'effraie pas Michel Sarran qui compte développer son enseigne sur Toulouse. « Un deuxième Croq'Michel va ouvrir prochainement à Saint-Cyprien » assure le cuisinier. Alors que son restaurant gastronomique, lui, reste fermé en raison des mesures sanitaires, le chef espère bien continuer à partager sa cuisine.

Pierre Magne

TETR'ISS : cap vers l'espace

Le projet toulousain TETR'ISS se prépare à envoyer une de ses expériences dans la Station spatiale internationale (ISS). Un lancement aux côtés de Thomas Pesquet, lors de sa mission en mars 2021. Florian Bonnet et Mathis Gonzales, étudiants de l'équipe communication, racontent leur travail.



La Station spatiale internationale. ©NASA/Roscosmos

Qui est à l'origine de ce projet ?

L'aventure commence il y a deux ans, lorsqu'une équipe d'étudiants de l'IUT Mesures physiques de l'Université Toulouse III Paul Sabatier, s'est constituée pour participer au concours « Génération ISS ». Le concours a été lancé par le CNES, Centre national d'études spatiales, en présence de l'astronaute français Thomas Pesquet et de la ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation Frédérique Vidal. Il s'agit de sélectionner des expériences scientifiques qui s'envoleront avec Thomas Pesquet vers l'ISS, la station spatiale internationale. Le concours remporté, le département Génie mécanique et productique s'est greffé au projet. Parrainé par l'astronaute Jean-Jacques Favier, le groupe travaille aussi avec la Cité de l'espace. Plus de 200 étudiants, en deux ans, ont participé au projet.

Aidez le projet !

Pour soutenir le projet TETR'ISS, une cagnotte a été créée sur le site de la fondation Catalyses : <https://www.catalyses.fr/collecte-de-dons-tetriss/>

De quoi s'agit-il ?

Il s'agit de quatre expériences visuelles, pédagogiques et scientifiques. Plusieurs cherchent à démontrer des phénomènes qui n'ont jamais été expérimentés en apesanteur. Il y a deux plateformes qui se partagent les expériences car il y a deux missions. La première plateforme contenant l'expérience des figures de Chladni décollera lors de la mission Alpha de Thomas Pesquet en mars 2021. Les trois autres devraient s'envoler à l'horizon 2022.

En quoi consistent ces expériences ?

Le principe est de voir si l'absence de gravité a un impact sur ces expériences. Pour la première, les figures de Chladni, il s'agit de déposer des particules, comme du sable, sur une plaque vibrante pour observer les formes que les grains vont prendre sur la surface. Dans l'espace, cette expérience permettrait de voir des figures en 3D. Toutes les expériences seront déclenchées par l'astronaute et filmées pour que nous puissions suivre le résultat.

Amélie Beynac

TOULOUSE EN CHIFFRES

28

C'est le nombre de postes créés dans la police municipale en 2021. Quatre chefs de police et 24 policiers municipaux rejoindront les rangs de la police de la capitale occitane. La décision a été votée vendredi 29 janvier lors du conseil municipal. Jean-Luc Moudenc prévoit de créer au total 100 nouveaux postes sur la durée de son mandat, avec l'objectif « d'assurer la tranquillité des Toulousains ».

2,27

C'est la hauteur, en mètres, atteinte par la Garonne ce mardi 2 février, après les fortes pluies apportées par la tempête Justine. La prairie des Filtres, le quai de Tounis et le port de la Daurade : les berges en centre-ville ont été submergées par le fleuve, sorti de son lit. Aucune victime, ni dégât, ne sont à déplorer suite aux intempéries. Il s'agit par ailleurs de l'hiver le plus pluvieux que le Sud-Ouest de la France ait connu depuis 50 ans.

611

C'est le nombre d'arbres plantés dans la ville, fin 2020, à l'occasion de la première semaine nationale de la plantation d'arbres. Toulouse s'est démarquée dans cette manifestation, en tant que ville pilote du projet. D'ici 2030, ce sont 100 000 arbres de plus qui auront pris racine dans les rues, selon les objectifs de la mairie. Le but est de lutter contre le réchauffement climatique, tout en favorisant la biodiversité.

Élections régionales : vers un report en juin

Le 26 janvier, le Sénat a adopté en première lecture le projet de loi proposant de reporter les élections régionales de mars à juin 2021. Un report suspendu à l'évolution de l'épidémie de Covid-19.

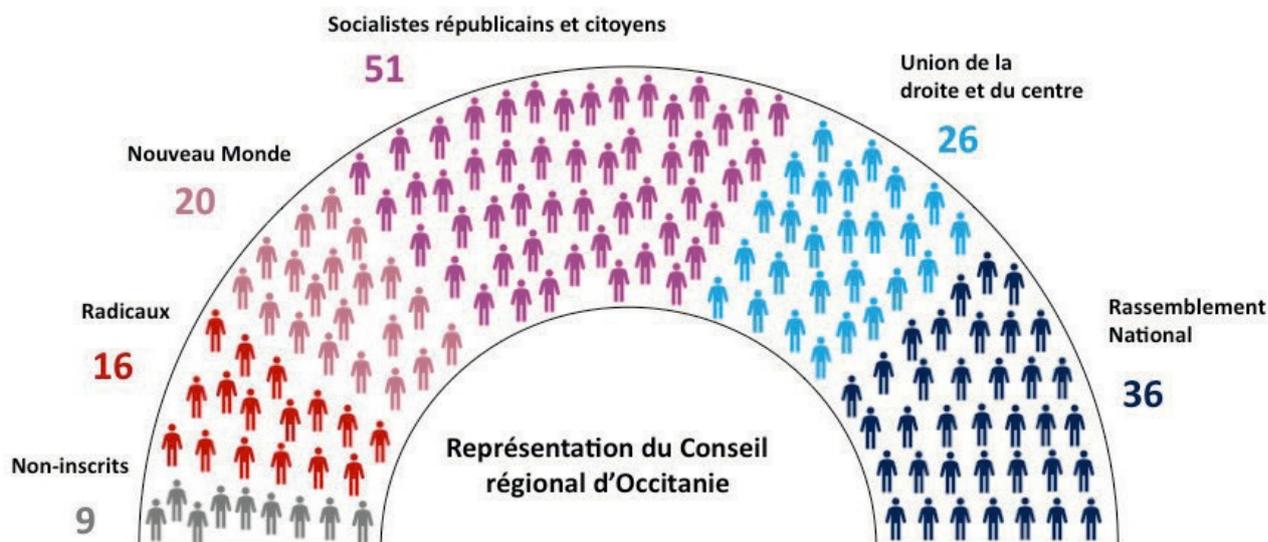
Le contexte sanitaire ferait presque oublier que 2021 est une année d'élections en France. Outre le scrutin départemental, les élections régionales devaient avoir lieu en mars. En raison de la situation épidémique, elles sont en passe d'être reportées en juin. L'Assemblée nationale doit entériner le processus de report dans les prochains jours. Cette décision n'est plus une surprise depuis le rapport remis par Jean-Louis Debré au Premier ministre le 13 décembre 2020, avançant l'option du report comme « raisonnable au regard des risques sanitaires et des enjeux politiques et institutionnels ». Même si les cir-

constances sont exceptionnelles, le projet de loi dispose que les règles encadrant la communication publique restent en vigueur jusqu'en juin. Pour tenir compte de l'allongement de la durée de la campagne électorale, une majoration de 20% du plafond des dépenses de propagande est autorisée. Le conseil scientifique a jusqu'au 1^{er} avril 2021 pour rendre un avis sur la tenue de ces élections. S'il indique que le déroulement du scrutin est trop risqué compte tenu de la situation sanitaire, un nouveau projet de loi devra être présenté par le gouvernement pour reporter, une fois de plus, les élections.



Carole Delga, présidente de la Région Occitanie, et Nadia Pellefigue, vice-présidente. ©Région Occitanie/Romain Saada

Rémi Surrans



Composition du conseil régional d'Occitanie. ©Rémi Surrans

Le conseil régional Occitanie compte 158 élus. La majorité de Carole Delga est composée de 87 sièges répartis dans les trois groupes de gauche (Radicaux, Nouveau Monde, Socialistes Républicains et Citoyens). Ces représentants sont élus pour une durée de six ans. Le conseil régional se réunit au moins une fois par trimestre à travers des assemblées plénières. Le but est de définir les orientations politiques de la Région et notamment le budget accordé aux projets.

Antoine Maurice :

« L'heure est à l'anticipation » »

Face à la quasi-certitude d'un report des élections régionales, le candidat d'Europe écologie les verts revient sur le début de sa campagne et son projet pour la région Occitanie.

Le projet de loi qui vise à reporter les élections pourrait être validé la semaine prochaine, qu'en pensez-vous ?

La situation sanitaire légitime le report en juin, mais il faut être prudent et ne pas confiner la démocratie éternellement. Désormais, il faut préparer le déroulement de ces élections en juin. Voter est un acte rapide qui peut être largement géré sur le plan sanitaire. Si les citoyens peuvent faire les boutiques, ils peuvent très bien aller voter.

Ce report pourrait-il impacter votre stratégie de campagne électorale ?

Face à l'incertitude posée sur notre campagne, c'est finalement bien qu'on ait du temps jusqu'en juin. Il faut permettre à tous les autres projets et candidats de faire campagne, sinon les sortants sont privilégiés comme ça a été le cas avec les municipales. Mais ce temps-là est suffisant : les élections doivent avoir lieu en juin.

Le projet de loi prévoit une augmentation de 20% du plafond de dépense, êtes-vous concernés ?

Notre calendrier ne nous a pas vraiment permis d'en bénéficier. Le choix de la stratégie de ma désignation a eu lieu en octobre, et la préfecture ne nous a pas permis d'ouvrir facilement un compte de campagne et d'engager les premières dépenses. Nous n'avons pu débiter la campagne qu'en décembre. Nous ne sommes pas concernés par cette augmentation.

Comment organiser une campagne électorale dans cette période de crise sanitaire ?

L'heure est à l'anticipation et aux stratégies alternatives. Une plateforme militante est déjà mise en place pour réunir tous les partisans qui veulent porter ce projet écologiste. Dans un contexte moins enclin aux rencontres physiques, les réseaux sociaux sont précieux pour toucher la population. Et les meetings ne seront pas ceux qu'on pratique d'habitude, même si on prévoit de rencontrer nos acteurs territoriaux.

Votre présence en force sur le terrain est-elle un moyen de déjà faire campagne ?

À travers des déplacements comme à Perpignan, je rencontre des acteurs locaux et des journalistes qui me permettent de m'exprimer. Ma présence dans le Gard pour la manifestation contre Amazon est aussi une manière de faire campagne.



Antoine Maurice, candidat EELV pour les régionales. ©DR

Quels sont vos plans pour la région ?

Le parti met la santé environnementale au cœur du débat public. Récemment, j'ai mis en place un plan régional pour la qualité de l'air. Il faut également travailler sur la gestion et la préservation des sols fertiles et des eaux humides. Il s'agit de créer des emplois plus locaux et plus durables, de préserver nos espaces agricoles, et d'éviter certaines erreurs, comme la construction de l'autoroute Toulouse/Castres.

Un sondage IFOP ne vous place pas en tête du scrutin, comment réagissez-vous ?

À six mois des élections, rien n'est écrit. Ma conviction est que l'écologie politique est une alternative aux politiques traditionnelles. La crise sanitaire appelle à proposer un autre modèle de société, et l'écologie peut être un projet rassembleur et plus durable : la région détient un rôle important sur les mobilités, l'économie, la santé, ou sur l'éducation.

Louise Fretet



Covid-19: une jeunesse qui mute

Ils sont la « génération sacrifiée » de cette crise sanitaire, qui les prive, pour l'instant, de perspectives d'avenir. Mais de cette période sombre, certains étudiants font jaillir la lumière : initiatives et solutions pour combler les incertitudes de la jeunesse française font naître l'espoir.



©Gabrielle Cézard

Quand la jeunesse

L'engagement à tout prix ? Un temps pointés du doigt, les plus jeunes semblent aujourd'hui puiser au cœur de la crise la volonté de se sentir utiles. La pandémie a éveillé chez bon nombre d'entre eux un besoin grandissant de s'impliquer dans la société.

Un (r)éveil des consciences. Alors que la pandémie de Covid-19 et les confinements successifs ont plongé une partie de la jeunesse dans une profonde lassitude, d'autres ont vu là l'occasion de jouer un rôle dans la société. Si la situation sanitaire a momentanément suspendu leurs projets, elle a également fait naître chez les 15-24 ans la nécessité de se sentir utiles.

Cloé, 21 ans, est étudiante en première année de master à l'université Paul Valéry de Montpellier. Elle est l'une des initiatrices du mouvement des collages féministes à Toulouse au début de l'année 2020. Elle voyait là un moyen de s'engager tout en menant de « petites actions avec beaucoup de répercussions » mais surtout « d'exprimer [sa] colère ». Le premier confinement est venu bousculer les convictions de l'étudiante : « *Je me suis sentie impuissante car les actions ont cessé* », explique-t-elle. La sidération a rapidement laissé place à l'adaptation puisque la jeune femme et le collectif de collages féministes de Toulouse ont mené des actions sur le net. « *C'était un défi* », relate-t-elle fièrement. Cloé est le reflet de toute une génération au militantisme polymorphe face aux difficultés de la crise. Loin de se laisser abattre, la féministe

assume : « *J'ai ressenti ce besoin d'agir parce que je me suis retrouvée sans ma colle et mes pinceaux. Ça a renforcé mon militantisme et ça l'a diversifié.* »

Mais, au-delà de ses convictions, son militantisme est également un moyen de sortir d'une situation sanitaire chronophage. « *C'est un excellent moyen de rencontrer des gens, le lien social est très important* », déclare-t-elle.

L'engagement devient un moyen de tisser un semblant de vie normale, tout en s'adaptant parfois aux contraintes sanitaires. Désormais colleuse à Montpellier, Cloé déjoue les horaires du couvre-feu avec ses camarades. Elles agissent au petit matin, alors que la ville dort encore.

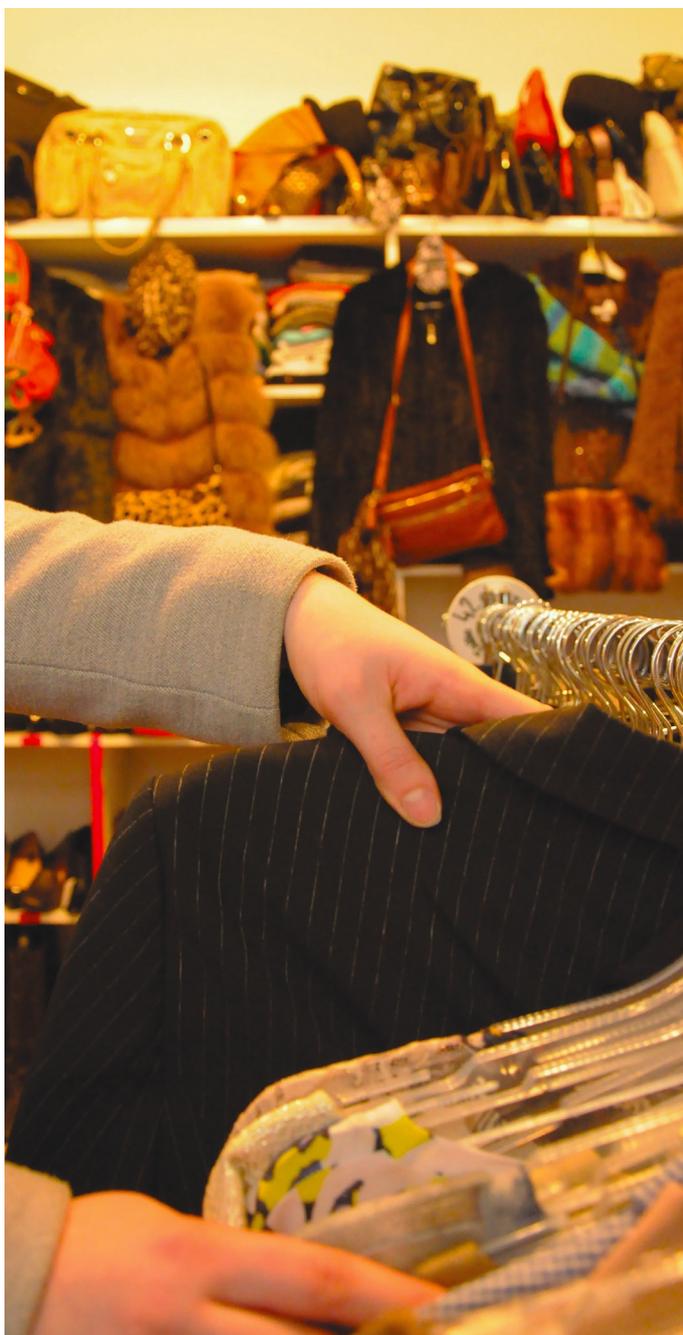
Moules-Fripes et légumes verts

Éloïse, 22 ans, habite à Metz. Tout comme Cloé, le premier confinement a fait pour elle office de déclic. La jeune femme a quitté son domicile à la hâte à l'annonce des restrictions sanitaires, et n'a pris que quelques vêtements : « *ceux hérités de ma mère et qu'elle portait dans les années 80* », affirme-t-elle. Éloïse révèle avoir eu un véritable coup de cœur esthétique pour ces vêtements vintage, ce qui l'a amenée à se renseigner sur les productions de masse dans les usines délocalisées. Dès lors, elle fait le choix de ne presque plus acheter de vêtements neufs. Au-delà de son questionnement sur la société de consommation, Éloïse a commencé à adopter un mode de vie écolo lorsqu'elle s'est rendu compte que la nature reprenait ses droits en l'absence des humains, confinés. « *Ça aide à se rendre compte que la nature se porte mieux sans nous* », avoue-t-elle. La jeune femme a changé l'intégralité de sa garde-robe en achetant de nouveaux vêtements dans une petite friperie de Metz, *Moules-Fripes*, qui l'a par la suite embauchée. Éloïse produit aujourd'hui sa propre lessive, naturelle, et tente d'adopter une alimentation respectueuse de l'environnement. Un véritable changement de vie, engagé. Pia Benguigui, présidente du Réseau français des étudiants pour le développement durable, constate une augmentation du nombre de candidats qui postulent auprès de son réseau associatif afin d'effectuer leur service civique. « *Nous avons reçu un peu plus de candidatures que les années précédentes* », détaille-t-elle.



Deux femmes peignent des bannières en mémoire des victimes de féminicides. ©AFP

brave la pandémie



De plus en plus, les jeunes ont recours aux vêtements de seconde main. ©Victor Gauquelin

« Il n'y a pas de mauvaise raison de s'engager. Ce qui compte, c'est l'expérience que le jeune vivra »

Pia Benguigui explique en outre que « *la pandémie et son lien avec la crise de la biodiversité a probablement pu accentuer cette prise de conscience chez certains* ». Ce qui pourrait expliquer un engagement beaucoup plus affirmé chez certains jeunes face au Covid-19. La jeune femme regrette que « *le lien social ait été distendu avec nos associations membres du fait de la distance* », et ajoute que l'association a eu recours au télétravail. Pas de quoi freiner toutefois les jeunes qui se mobilisent: « *Je pense que la conscience climatique est présente chez une grande partie des jeunes aujourd'hui* » révèle Pia. Comme si l'engagement écologique n'était qu'une petite graine qui ne demandait qu'à germer.

2 à 10 fois plus de candidatures qu'en 2019

Le programme du service civique, réservé aux jeunes de 16 à 25 ans, est également en plein essor. Béatrice Angrand est la présidente de l'Agence du service civique (ASC) depuis mars 2019. Elle explique que l'ASC et ses référents territoriaux enregistrent toujours plus de candidatures que de missions disponibles. « *Depuis cet été, cet indicateur s'est accru. Selon le type d'offre, les organismes d'accueil reçoivent de deux à dix fois plus de candidatures qu'en 2019.* » constate-t-elle. La présidente note une part importante de jeunes bacheliers qui utilisent le Service civique comme année de réflexion avant de s'engager dans une formation. « *Du fait de la situation fort préoccupante des étudiants en cette période, le nombre d'étudiants Bac + 3 ou 4 est en augmentation* », développe Béatrice Angrand. Le Service civique apparaît à ces étudiants comme une bonne alternative face à la disparition du job qui finançait leurs études ou à la perspective de passer une année de cours exclusivement en distanciel. S'engager peut également être une solution de repli des jeunes pour pallier l'annulation de leur séjour à l'étranger ou de leur stage. Un choix loin d'être nuisible : « *Il n'y a pas de mauvaise raison de s'engager car ce qui compte, c'est l'expérience que le jeune vivra pendant sa mission et les bénéfices qu'il en tirera pour son développement personnel ou professionnel* », rassure-t-elle. Traditionnellement, les missions liées au développement durable et à l'égalité femmes-hommes sont les plus plébiscitées. Mais depuis le premier confinement, les actions de lutte contre l'isolement des personnes âgées et des personnes fragiles sont également très demandées. La preuve d'un véritable élan de solidarité décelable chez les jeunes depuis le début de la pandémie

Lisa Giroladini et Jordan Lasserre

L'Erasmus+ passe à l'hybride

Malgré la crise sanitaire, les demandes pour partir à l'étranger ne cessent d'augmenter. À l'heure où les frontières se dressent, les jeunes ne renoncent pas à cette expérience.

« **N**ul homme n'est une île. » Voici la fameuse citation de John Donne que l'on peut lire sur le site internet de l'Agence Erasmus+ France. Pour les étudiants, dans ce contexte de distanciation sociale, il est difficile de s'y reconnaître. Pourtant, même en pleine crise sanitaire, le programme d'études à l'étranger ne fléchit pas : « Bien que l'on s'attende à une baisse des chiffres de la mobilité en 2020 du fait de la fermeture temporaire des frontières, les candidatures sont toujours plus nombreuses et l'engouement pour l'international reste fort », explique l'Agence Erasmus+ France. En effet, très nombreux sont les jeunes qui, malgré les difficultés, ont décidé de maintenir leur voyage et de vivre cette expérience inédite à l'étranger.

Un départ « hybride »

Nathalie Aknin, du bureau international de l'ENSA (École nationale supérieure d'architecture) de Nantes, confirme ces résultats, mais conserve quelques réserves : « Vivre en colocation avec des étudiants de nationalités différentes dans une ville inconnue est passionnant. Mais cela reste une petite partie de ce que l'on vit quand on part en mobilité ! Les étudiants qui partent aujourd'hui ne savent pas ce qu'ont vécu leurs prédécesseurs. Ce n'est pas un retour négatif, mais ce n'est pas aussi bien. » Tous les étudiants souhaitant maintenir leur départ dans un pays européen peuvent en effet aujourd'hui vivre un Erasmus de type « hybride ». Il s'agit d'une combinaison de mobilité physique et d'activités à distance, mise en avant par Erasmus+ pour permettre aux étudiants de partir tout en prenant en compte les précautions sanitaires. Antoine Borderie, du pôle mobilité étu-

diant de l'Université Bordeaux Montaigne, reste plus optimiste : « Certes, rien ne remplace un vrai séjour sur place, surtout du point de vue de la progression linguistique. Mais grâce au système hybride, 70% de nos étudiants qui avaient demandé de partir en Europe ont pu le faire. »

Une solution au décrochage ?

D'après les études de l'Observatoire Erasmus+, « au retour d'une mobilité, 90% des apprenants déclarent une amélioration

de la confiance en soi et 93% de leur capacité d'adaptation. Les projets Erasmus+ entre établissements scolaires ont aussi des effets sur la réduction du risque de décrochage. » Tout cela est clair dans l'esprit des étudiants qui décident de partir à l'étranger. Les acquisitions en matière de compétences, de langue et d'autonomie restent un atout que seule une mobilité de ce type peut offrir. Mais il ne faut pas méconnaître les dangers de la situation actuelle. Anika Diallo, présidente du réseau

ESN (Erasmus Student Network) de Paris, en est

consciente : « Erasmus+ reste une expérience positive. Mais quand les étudiants arrivent seuls, dans un pays inconnu, dont ils ne connaissent pas la langue, ils peuvent se sentir isolés et les plus fragiles d'entre eux en souffrent. Il est primordial de les accompagner dès leur arrivée et de les suivre tout au long de leur séjour. L'association Erasmus Student Network est là pour ça. »

« Nul homme n'est une île », disait John Donne. Comme Anika, nous ne devons pas l'oublier.



Une voyageuse masquée marche avec sa valise dans l'aéroport de Barcelone. ©AFP

Erasmus, une nécessaire adaptation

Les échanges universitaires ne se sont jamais arrêtés. Ils ont été ralentis et ont été soumis aux conditions sanitaires de chaque pays. La planète Erasmus continue de tourner. La preuve par trois.



Laurie Pinaud, 22 ans, apprentie esthéticienne au CFA de Bordeaux, partie en février 2020 pour un semestre d'Erasmus à Amsterdam (Pays-Bas)

« Au départ, j'avais prévu d'effectuer un stage de six mois au sein d'un institut de la commune néerlandaise. Mais il y a eu le Covid-19. Comme j'avais été confinée sur place, j'ai demandé la prolongation de mon expérience Erasmus. Je vis désormais à Amsterdam. Durant cette année, j'ai vécu au moins quatre mois en confinement. C'était dur moralement de ne plus être libre de mes mouvements : on devait s'adapter en allant pique-niquer dans des parcs, faire des activités en plein air. Finalement, c'était un mal pour un bien. En temps normal, je n'aurais peut-être pas fait autant de tourisme local ou d'exercices en ligne afin d'améliorer mon niveau d'anglais. »

Raphaëlle Cohen, 21 ans, étudiante en licence de sciences politiques et commerce international, en échange universitaire depuis septembre 2019 en Suède

« J'ai eu une chance inouïe d'arriver en Suède avant la pandémie parce que c'est à ce moment-là que j'ai pu me faire des amis, où j'ai pu prendre mes marques. J'ai énormément d'admiration pour les étudiants qui partent en temps de crise. Si tu n'as pas de liens au préalable, il est très difficile d'en créer sur place. Au départ, la fac a fermé alors on suivait les cours uniquement à distance et c'était difficile de tenir le cap. J'ai ressenti le besoin de revenir de temps en temps en France et au Canada pour revoir mes proches. Je conseille aux jeunes qui souhaitent se lancer dans ce type de projet de bien regarder les mesures sanitaires en vigueur dans le pays où ils veulent aller. En Suède, il n'y a pas eu de confinement, c'est le sens de la responsabilité collective qui a primé. »



Yannick Lafosse, 21 ans, étudiant en informatique à Epitech Toulouse, part dès février 2021 pour un semestre en échange universitaire à Séoul (Corée du Sud)

« Pour mon premier voyage, je vais me retrouver à l'autre bout du monde, c'est un saut dans le vide. Cet échange représente une chance pour moi de découvrir la Corée du Sud, de vérifier si ce pays est vraiment conforme à l'idée que je m'en fais. Il y a beaucoup de choses que j'appréhende et je suis conscient que ça va être une expérience particulière avec cette pandémie. Dans ce pays, la procédure est stricte : des tests PCR, une zone de quarantaine localisée et une quatorzaine imposée par le gouvernement. Mais je pense qu'après avoir vécu un couvre-feu et un confinement en France, l'adaptation sera simple à Séoul. Les Coréens ont une meilleure gestion de la crise sanitaire que nous. »



Jouer pour s'exercer, et pour s'évader

La crise sanitaire impacte le quotidien des étudiants des conservatoires de musique qui, à l'approche des concours, s'adaptent difficilement aux mesures imposées. Tous rêvent de concerts. Certains parviennent à en organiser et les diffusent sur Internet.

Depuis près d'un an, ceux dont le statut d'étudiant n'était toujours pas reconnu en 2015, voient leurs études et leurs projets bouleversés par la crise sanitaire. En cycle préparatoire au Conservatoire de musique, ces élèves sont soumis à des mesures strictes qui perturbent leurs cours et leur préparation aux concours. Si les concerts se font rares, certains s'organisent en ligne, dans le respect des règles sanitaires.

Mathilde est élève en troisième année de cycle préparatoire au Conservatoire de Boulogne-Billancourt. Comme ses camarades, la jeune musicienne a le blues ces derniers temps, car travailler ne s'avère « *ni pratique, ni motivant* ».

Les instrumentistes à cordes jouent avec des masques, ceux à vent face à des vitres en plexiglas. Elle donne également moins de cours particuliers cette année, un manque à gagner qu'elle peut difficilement compenser. Quant à l'hypothèse d'un troisième confinement, elle préfère ne pas y penser mais « *redoute* » de devoir jouer à nouveau dans son petit studio.

« L'absence de concert est difficile à vivre »

Le Conservatoire reste fermé au public mais accessible aux élèves qui y préparent leurs examens. Mathilde passe le concours du Diplôme national supérieur professionnel de musicien (DNSPM), du Pôle régional de Paris. Pour la deuxième année consécutive, il se fait à distance. Le candidat doit s'enregistrer en vidéo et l'envoyer aux jurys. Beaucoup d'étudiants



Concert de l'Orchestre symphonique des étudiants de Toulouse, le 1^{er} février 2021. ©Baptiste Dapy

n'ont pas le matériel nécessaire et les élèves ingénieurs du son sont régulièrement mis à contribution. Une solidarité bienvenue malgré son lot de contretemps. Mais « *l'absence de concert est le plus difficile à vivre* » déplore Mathilde, qui regrette la « *perte de contact* » avec le public. À Boulogne, les sessions d'orchestre de fin d'année ont été annulées et les Masterclasses accueillent des élèves en quantité limitée. Le 11 octobre dernier, Mathilde participe à un concert caritatif dans une église du 20^e arrondissement. Le seul depuis le début de la pandémie, à la fois « *intense et émouvant* » malgré le peu de public présent. L'organisateur, Evann, chanteur-compositeur et élève du Pôle supérieur de Paris, finançait son budget étudiant avec ce type d'événements. Il réfléchit aujourd'hui à faire des concerts « *en livestream* » sur des plateformes payantes.

Des concerts en direct sur les réseaux sociaux

L'heure n'est pas encore à la fête mais des concerts sont parfois diffusés gratuitement et en direct sur Internet. Une alternative choisie par Alice Peyraud, étudiante en marketing et présidente de l'Orchestre symphonique étudiant de Toulouse (OSET). Le 1^{er} février, cette association d'étudiants musiciens amateurs est parvenue à diffuser son concert de fin de semestre, en ligne, durant plus d'une heure. Un événement adapté aux règles sanitaires et rendu possible par un élan de solidarité inter-universités, explique Alice, ravie d'avoir pu réunir « *90 étudiants et un public bienveillant* » pour s'évader un temps, sur une *Sérénade* d'Elgar et des airs de *Cinema Paradiso*.

Lucas Rojouan

Initiatives : les étudiants s'entraident

Les images de files d'attente sans fin devant les points de distribution alimentaires témoignent de la situation précaire des jeunes depuis le début de la crise. De nombreux étudiants ont monté des initiatives solidaires pour leur venir en aide.

Contre la précarité alimentaire



L'association CO'P1 lors d'une distribution alimentaire gratuite aux étudiants. ©Pascal Levy

Pour maintenir le lien social



Une bénévole de l'association « Du beurre dans leurs épinards ». ©DR

Agoraé. « *Espaces d'échanges et de solidarité* » : des épiceries solidaires où l'on peut bien manger à moindres coûts, mais aussi rejoindre des ateliers pédagogiques. Depuis le début de la pandémie, l'organisation de distributions de denrées alimentaires s'est intensifiée.

Co'p1 solidarité étudiantes à Paris. Cette association basée à la Sorbonne, organise des distributions alimentaires toutes les semaines. Plus de 150 bénévoles participent à la distribution. Confectionnés à partir d'invidus, les paniers sont composés de produits frais, légumes, fruits, mais aussi de plats cuisinés.

Un compte Instagram : @recettesechelons7 par Imane, étudiante en master de communication. Créé avant la crise sanitaire, le compte a renforcé sa communauté pendant le premier confinement. Aujourd'hui inactif, il regroupe toujours recettes et astuces à l'intention des étudiants boursiers. Comment bien manger avec un petit budget, trouver un appartement quand on n'a pas de garant, gérer son budget ? Quels sont les ordinateurs au meilleur rapport qualité/prix ? Autant de thématiques autour desquelles la jeune femme et ses 140 000 abonnés ont échangé durant 18 mois.

Booster sa motivation. L'association Take-Off à l'université Toulouse - Jean Jaurès regroupe les étudiants et anciens étudiants de la filière des Lettres étrangères appliquées (LEA). Elle organise des conférences et des ateliers virtuels pour encourager la motivation des étudiants, garder un lien social et permettre de commencer à se constituer un réseau professionnel malgré la distance imposée par le numérique.

Studenteat à Lille. Créée à l'initiative des étudiants de Lettres étrangères appliquées (LEA) de l'Université de Lille, l'association a pour but de livrer des colis alimentaires gratuits aux étudiants durant la crise sanitaire.

Alter'Nature à Saint-Denis. L'association étudiante de l'IUT s'est associée à Linkee, un organisme qui lutte contre le gaspillage alimentaire, à la Région Île-de-France et à l'Université Sorbonne Paris Nord pour distribuer des colis alimentaires et des kits d'hygiène.

Vaincre l'isolement. Dès le premier confinement, l'Association fédérative des étudiants de Poitiers (AFEP) a créé un serveur Discord (application de messagerie instantanée) pour lutter contre l'isolement des étudiants. Le réseau est divisé en plusieurs fils : « Informations » (université, Crous...) mais aussi « Culture » (séries, livres, films, musique...) et « Gaming » (jeux en ligne, blind tests...). Plus d'une centaine d'étudiants inscrits partagent leurs bons plans, leurs états d'âme et organisent des soirées jeux en ligne.

Concours de chants en ligne. Un groupe d'étudiants de l'IUT de Bobigny de l'université Sorbonne Paris Nord organise le « Digital Voice Battle », un concours de chant en ligne ouvert à toutes et tous. Les candidats doivent envoyer une vidéo de 2min30 maximum à l'adresse : battlegence@gmail.com. La finale aura lieu le 29 mars 2021.

Raphaëlle Lavefve et Salomé Pineda

Napoléon : un héritage gravé dans la pierre

L'année 2021 marque le bicentenaire de la mort de Napoléon à Sainte-Hélène. Premier empereur de France, il laisse un important héritage architectural.



Dessin de l'Arc de triomphe, érigé à l'occasion de l'arrivée de Napoléon I^{er} à Paris. ©BNF

Le 5 mai 1821 disparaissait l'empereur Napoléon Bonaparte. Figure impériale par excellence, ce personnage controversé aura laissé une empreinte indélébile dans les livres d'Histoire. Si dans la mémoire collective son nom résonne comme celui d'un chef de guerre, il était également un bâtisseur hors pair. Au terme de 15 années de règne, Napoléon I^{er} a ainsi posé les bases de techniques architecturales majeures. Il suffit d'ailleurs de se balader dans la capitale pour le constater. Au début du XVIII^e siècle, la représentation populaire de Paris telle que nous la connaissons aujourd'hui, n'est encore qu'une utopie. « *Le Paris de l'époque est insalubre, les questions urbaines sont un enjeu majeur* »,

souligne Fadi El Hage, historien moderne et auteur de l'ouvrage *Napoléon Historien*. Au lendemain de la Révolution, le retour de la stabilité en France permet donc à Napoléon de remodeler Paris. Des projets pour la ville, il en a beaucoup. Au rythme des soubresauts de l'empire, il érige la colonne Vendôme, édifie l'église de la Madeleine, consolide le Panthéon et agence le cimetière du Père-Lachaise. S'entourant des plus grands ingénieurs et architectes, il apparaît aussi comme un visionnaire en alimentant la ville en eau potable grâce au canal de l'Ourcq et en construisant le pont des Arts, premier pont métallique de France. En toile de fond, Napoléon souhaite par

ailleurs asseoir sa prééminence. Après la bataille d'Austerlitz en 1806, il déclare à sa légion : « *Vous ne rentrerez dans vos foyers que sous des arcs de triomphe.* » Il commande ainsi deux arcs : un premier sur la place du Carrousel à l'entrée du Louvre, puis un second beaucoup plus imposant sur la place de l'Étoile. « *C'est une stratégie de la gloire, un symbole d'autant plus important que l'arc du Carrousel est à l'entrée du palais des Tuileries, c'est-à-dire devant la résidence de l'Empereur. L'arc de la Barrière de l'Étoile est tout aussi symbolique, car il représentait la frontière de Paris* », observe Fadi El Hage. Fleuron de son génie architectural, le Premier consul lancera également des travaux de prestige en créant de toute pièce la rue de Rivoli en 1801.

Une influence en province

En province, des dizaines de monuments impériaux prolongent également le souvenir du « Petit Caporal ». Conscient du danger que représentent les Anglais, Napoléon approuve le projet d'un fort sur l'île d'Aix. C'est la genèse du Fort Boyard. Alors que Lyon est dévastée depuis les batailles post-révolutionnaires, il ordonne la reconstruction de la place Bellecour en 1800. Enfin, Bordeaux n'est pas en reste comme le souligne Laurent Coste, enseignant-chercheur à l'université Bordeaux Montaigne : « *Napoléon vient à Bordeaux au printemps 1808 et se rend compte des difficultés liées au manque d'infrastructures et de ponts. Il transmet alors une liste de travaux comprenant la construction du pont de Pierre.* » Outre ces monuments, le port d'Anvers, le canal du Midi et la ville de La Roche-sur-Yon sont autant de réalisations que Napoléon aura laissées derrière lui.

Kylian Prevost

Souvenirs d'une bataille inutile

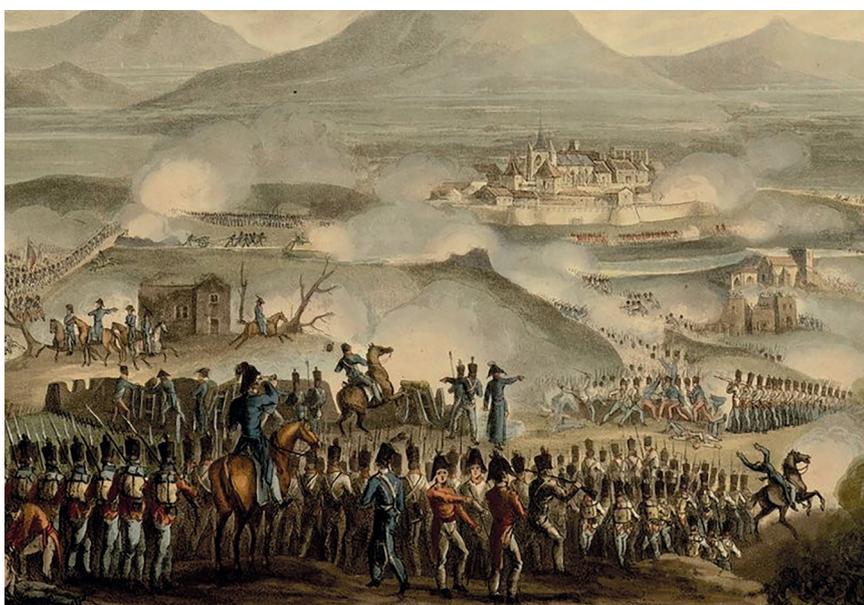
Quatre jours après l'abdication de Napoléon, son armée affronte la coalition menée par le maréchal Wellington le 10 avril 1814 à Toulouse.

Le 24 juillet 1839, le parc de la Colonne est inauguré sur le plateau du Calvinet, après neuf ans de travaux. Conçu par l'architecte Urbain Vitry, il rend hommage aux 320 hommes dont le général Taupin, tombés le 10 avril 1814 dans une bataille inutile. Pour le comprendre, il faut revenir 25 ans en arrière. Défaite en Espagne, l'armée de Napoléon, menée par le maréchal Soult, franchit les Pyrénées. Deux solutions se présentent alors : gagner Bordeaux ou rejoindre Toulouse. Soult opte pour la deuxième : « Il avait comme stratégie de se replier vers le centre de la France de manière à attirer les troupes ennemies » explique Dominique Morincôme, doctorant en histoire à l'université Bordeaux Montaigne. En face, la coalition, principalement anglo-portugaise, menée par le maréchal Wellington veut empêcher l'armée de Suchet, alors à Barcelone, de rejoindre Toulouse. Arrivant sur place le 24 mars, Soult met la ville en état de défense mais la tâche s'avère compliquée sans l'aide des paysans, anti-bonapartistes et effrayés, qui refusent de nourrir les soldats.

« Les nouvelles mettaient quatre à six jours pour arriver »

À l'aube du 10 avril 1814, trois coups de canon britanniques marquent le début d'une violente journée de combats aux Ponts Jumeaux, à Matabiau, à Saint-Cyprien et à Jolimont : « C'est une bataille que je qualifie de suburbaine » explique Jean-Paul Escalettes, passionné d'Histoire et spécialiste de l'événement. « Toulouse en 1814, c'est à l'intérieur des actuels boulevards ». Les hostilités s'arrêtent à 21h. L'empereur abdique le 6 avril : « À l'époque, il n'y avait pas de téléphone, ironise Jean-Paul Escalettes. Les nouvelles mettaient au mieux entre quatre à six jours pour arriver de Paris à Toulouse. » Deux jours plus tard, les Français quittent la ville en ayant résisté à la coalition. Cette bataille, la Ville rose ne l'a pas effacée. Outre le parc de la Colonne, les protagonistes des combats ont donné leur nom à des rues comme Soult, Taupin ou Harispe. À Jolimont, tous les ans, l'événement est commémoré devant la colonne.

Valentin Larquier



Le 10 avril 1814, 21 000 Français s'engagent contre les armées coalisées anglaises et portugaises.

©BNF

LES NOUVELLES DE L'HISTOIRE

Les sorties littéraires historiques du début d'année 2021 sur le bicentenaire de la mort de Napoléon, sont nombreuses.

Eugène de Beauharnais

Né du premier mariage de l'impératrice Joséphine, Eugène de Beauharnais est adopté par Napoléon et devient vice-roi d'Italie. Kerautret retrace, dans ce livre paru le 14 janvier, la vie de celui que Bonaparte voyait en héritier et successeur.

Eugène de Beauharnais : Fils et vice-roi de Napoléon, Michel Kerautret, Éditions Taillandier, 2021, 23,90€

Napoléon à Sainte-Hélène

Le spécialiste du Premier Empire, raconte dans son ouvrage, sorti le 8 janvier, le « confinement » de Napoléon. À travers une histoire intime du conquérant et nourrie par des sources inédites, l'auteur conte les dernières années de la vie d'un exilé mais toujours combatif.

Napoléon à Sainte-Hélène, Pierre Branda, Éditions Perrin, 2021, 27€

La Commune de Paris

Paru le 21 janvier, le livre de l'historien Michel Cordillot reprend les événements de cette insurrection favorable à la démocratie directe. L'écrivain revient sur les enjeux de la période, son empreinte et les controverses que laisse la mémoire de cet événement emblématique fêtant son 150^e anniversaire.

La Commune de Paris 1871, Michel Cordillot, Les Éditions de l'Atelier, 2021, 34,50€

Auteur-artiste, métier en péril

Les ventes de la bande dessinée ont augmenté de 9% en 2020. Cette croissance, manifeste depuis 2016, cache en réalité un statut d'artiste-auteur qui se paupérise.



Une boutique de bandes dessinées à Toulouse. ©Victor Gauquelin

La crise sanitaire n'a pas eu raison de la bande dessinée. Alors que les librairies ont dû fermer de nombreux mois suite aux confinements, la BD enregistre en 2020 selon l'institut GFK une hausse de 9% de ses ventes en comparaison à l'année précédente. 53,1 millions d'exemplaires ont été écoulés, avec le dernier tome de Lucky Luke en tête des ventes.

En France, un livre vendu sur cinq est une bande dessinée. Et alors que le chiffre d'affaires du secteur a augmenté de 6% pour atteindre 591 millions d'euros en 2020, peu d'artistes-auteurs en profitent. Le statut devient de plus en plus précaire. 53% des auteurs gagnent moins que le SMIC et 36% vivent en dessous du seuil de pauvreté. « Il y a des actions pour la bande dessinée mais il faudrait des actions pour les artistes-auteurs » remarque Jean-Benoît Meybeck, dessinateur et membre actif du collectif Autrices-Auteurs en action, luttant pour les droits des métiers de la BD. Le mouvement est né lors du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême de 2020 et après la publication du rapport *L'Auteur et l'acte*

de création de Bruno Racine, haut-fonctionnaire et ancien président de la Bibliothèque nationale de France. « *Rapport qui aurait dû être mort-né mais qui, sous la pression, est tout de même sorti pendant le festival* » explique-t-il. Le texte a été très bien reçu et comportait 23 mesures devant être mises en place pour améliorer le niveau de vie des auteurs-artistes.

Auteur, maillon ouvrier de la BD

Mais un an après, il semble être resté lettre morte. Alors que les mesures devaient s'échelonner entre début 2020 et mai 2021, une seule s'est concrétisée : une simplification administrative. « *Même là, il y a des problèmes, nous dépendons maintenant de l'Urssaf Limousin mais les agents ne sont ni formés ni assez nombreux* » déplore Jean-Benoît Meybeck. Emmanuel de Rengervé, délégué général du Syndicat national des auteurs et des compositeurs, nuance l'influence du rapport : « *Ce n'est pas la Bible, il a ouvert la voie à des discussions, à une réflexion sur le*

statut d'auteur, mais à aucun moment il ne fallait l'appliquer point par point. » Actuellement, un artiste-auteur touche environ 8% de la vente d'un exemplaire. « *Trop peu* » selon l'auteur de la trilogie *CosmoBacchus*. Il souhaiterait arriver à une part de 10% et que chaque point du rapport Racine fasse l'objet d'une discussion entre les différents interlocuteurs (Syndicats, éditeurs, ministère...). Les artistes-auteurs sont le maillon ouvrier de la bande dessinée. Sans eux, pas de 9^e art. Ils font vivre les éditeurs, les imprimeurs et les libraires, « *mais nous ne sommes pas écoutés* » constate-t-il. Le collectif veut donc établir un rapport de force et appelle au boycott du Festival d'Angoulême devant se tenir en juin 2021. « *Nous n'avons rien contre le festival en lui-même, mais ce boycott est la seule façon pour nous de nous faire entendre. On ne va pas faire la grève des planches. Au moins là, notre situation sera visible.* » La tribune recense déjà plus de 760 signatures, « *le Festival et le gouvernement sont anxieux, ce qui est bon signe* ».

Adrien Bacon

Le Stade et les Bleus, une divine idylle

Le Stade toulousain est un pourvoyeur historique de joueurs du XV de France. Ce samedi, une fois encore, six Toulousains seront du voyage avec l'équipe de France de rugby pour y disputer le premier match du tournoi des Six nations 2021. Retour sur 20 ans de collaboration fructueuse entre ces deux institutions.

1 année : 2004, l'indéboulonnable Grand Chelem

Depuis l'intégration de l'Italie en 2000, faisant passer la compétition de cinq à six nations, le tournoi réserve souvent son lot de surprises. Après un Grand Chelem en 2002, bis repetita. Les Bleus réitèrent cette performance en 2004, notamment grâce à une jeune génération tout droit venue de Haute-Garonne. Michalak, Jauzion, Servat, Clerc et consorts sont alors des titulaires indéboulonnables. Ce cru 2004 reste à ce jour le Grand Chelem le plus prolifique de l'histoire du rugby français. Totalisant un goal-coverage positif de 84, encaissant seulement six essais pour douze inscrits, dont cinq sont à mettre au crédit de joueurs toulousains. Ironie du calendrier, l'ultime rencontre oppose les Tricolores au XV de la Rose. Il n'existe pas plus grande rivalité que celle qui oppose la France à l'Angleterre. Le 27 mars 2004, à l'occasion du 89^e crunch remporté 24 à 21, la bande de Fabien Pelous soulève son 24^e trophée continental.

1 match : Pays de Galle - France, ou l'explosion d'une nouvelle génération

Ils sont cinq Toulousains titulaires lorsque Matthew Carley siffle le coup d'envoi de cette troisième journée de l'édition 2020, au Millennium Stadium de Cardiff. Cyril Baille est aligné pilier gauche, Julien Marchand talon-

neur, François Cros troisième ligne aile, Antoine Dupont est au poste de demi de mêlée et Romain Ntamack à l'ouverture. Le match ne se joue que depuis cinq minutes lorsque le duo Dupont - Ntamack s'illustre en menant le jeu français. Suite à une chandelle du numéro 10 des Bleus, Anthony Bouthier qui a suivi le coup de pied inscrit son premier essai en équipe de France. Malgré les assauts répétés des Gallois, la défense tricolore n'offre pas une seule ouverture. En témoigne la sortie autoritaire

d'Antoine Dupont, digne d'un première ligne, annihilant à la 45^e minute l'offensive des locaux. Français et Gallois regagnent les vestiaires sur un score de 17 à 9.

Revanchard, le XV du Poireau raccroche le wagon des Bleus par l'intermédiaire de son pilier droit Lewis. Ce dernier inscrit un essai transformé sous les poteaux pour revenir à une petite unité. Alors dans le dur, c'est le moment que choisit Ntamack pour faire basculer la rencontre. Auteur d'une interception à la 50^e minute, l'ouvreur aplatit dans l'en-but et transforme l'essai. Au total, il inscrit 15 des 27 points français. La France s'impose 27 à 23, emmenée par ses Stadistes décisifs.

1 homme : la légende Pelous

Fabien Pelous possède à ce jour le plus beau palmarès du rugby français. Double vainqueur de la coupe d'Europe en 2003 et 2005, triple vainqueur du bouclier de Brennus en 1991, 2001 et 2008 en 12 saisons sous le maillot rouge et noir. Le Pélican s'illustre également en bleu puisqu'il porte à 118 reprises, dont 42 en tant que capitaine, le maillot tricolore. Cela fait de lui le recordman du nombre de sélections et il remporte le tournoi à cinq reprises, en participant à 49 rencontres. En décembre 2017, il est intronisé dans le Hall of Fame de World Rugby, qui récompense les joueurs pour leur immense carrière.



Fabien Pelous, ancien capitaine du XV de France, pose avec le trophée des 6 Nations 2004 à Londres. ©AFP

Alexis Bourdon

Football amateur : une application novatrice

En un mois, l'application Yes we play football, qui met en relation joueurs, clubs et agents, comptabilise déjà plus de 2 500 joueurs et plus d'une centaine de clubs abonnés. Un outil utile en temps de Covid, alors que les stades sont encore fermés au public.

« **A**ujourd'hui, avec le Covid, c'est très difficile pour un club ou un joueur de repérer ou d'être repéré. Il n'y a plus de match, sauf au niveau professionnel », constate amèrement Samir Hayani. Le directeur commercial et marketing travaille pour l'entreprise toulousaine Yes we play football, à l'origine de cette application, disponible depuis le 6 janvier, qui permet aux joueurs de créer leur profil interactif avec CV. Les vidéos de leurs performances sont mises à disposition des clubs et des agents. « Meetic a digitalisé le monde des agences matrimoniales, nous digitalisons le mercato amateur », métaphorise Kevin Serrato, conseiller sportif de l'entreprise.

Yes we play football est née d'un tout autre constat, bien avant l'arrivée du Covid-19. « Un joueur sur 5 000 devient professionnel tous les ans », s'inquiète le conseiller sportif. « Le monde amateur est bloqué, si aucun

opportuniste n'est présent au bon stade au bon moment, c'est cuit pour la carrière du jeune », complète-t-il. Une lacune dans le mercato amateur que regrette également Samir Hayani, pour qui « les pépites sont recrutées sur des coups de chance ».



© Yes we play football

l'entreprise a pour objectif de donner à tous plus de visibilité, à travers une application regroupant tous les acteurs du ballon rond.

Déjà des contrats pour certains joueurs

Avant de sortir l'application, les sept salariés de Yes we play football accompagnaient déjà des jeunes. De 2014 à 2017 sous un statut associatif, puis sous le statut entrepreneurial. Hamza El Ouali, 17 ans, vient de signer dans un club espagnol. « C'est grâce à Yes we play football, j'ai eu beaucoup de difficulté avant ça », raconte le jeune joueur, qui évoluait à l'AS Béziers. « Avec nous, les joueurs ne restent pas dans l'attente, ils vont pouvoir signer », conclut Samir Hayani.

Léa Delaplace

Les clubs face aux contraintes du couvre-feu

Avec l'interdiction des sorties et déplacements après 18 h, seuls les sportifs professionnels peuvent prétendre à une dérogation pour s'entraîner le soir. De quoi mettre en difficulté les joueurs qui ne bénéficient pas de ce statut.

Depuis l'annonce du deuxième confinement le 29 octobre dernier, les joueurs des 15 000 clubs amateurs français doivent patienter avant de reprendre le chemin de l'entraînement. Ils ont le droit de pratiquer mais sont confrontés à un problème de taille : le couvre-feu. Au Toulouse Ranguel Football Club comme ailleurs, il a fallu s'adapter. Yohan Divien, l'entraîneur

de l'équipe senior, explique la décision qu'il a prise pour ses joueurs : « On n'a pas fait le choix de s'entraîner dès six heures du matin comme certaines équipes, on a préféré faire deux entraînements le week-end quand tout le monde est disponible. » Même s'ils sont autorisés à pratiquer, les joueurs doivent respecter les gestes barrières. « Jouer au football sans contact, c'est

quand même très compliqué » poursuit l'entraîneur. D'autant que Ranguel disputait un sixième tour de Coup de France le 31 janvier dernier pour s'incliner finalement face à Castelnau-le-Crès. « On n'était pas dans les conditions optimales, mais on a réussi à se préparer au mieux », conclut-il.

Raphaël Bazile et Agathe Crunchant

Le foot US gagne en popularité

Aux États-Unis, c'est une religion et la grande messe a lieu ce dimanche 7 février avec le 55^e Super Bowl. Sport de niche s'il en est, le football américain s'impose peu à peu en France ces dernières années comme un sport à la mode.



Un match de football américain opposant les Ours de Toulouse aux Kangs de Pessac. ©Julien Hank Fitte

Si la notoriété du football américain augmente si vite en France actuellement, c'est en partie grâce à l'exposition médiatique de la plus célèbre ligue mondiale : la NFL. Diffusée sur beIN SPORTS depuis la création de la chaîne en 2012, la ligue américaine est de plus en plus suivie dans l'Hexagone. Autre signe de sa visibilité grandissante, la diffusion du Super Bowl. Le match le plus attendu de la saison, tant par le jeu que par le show de la mi-temps, a été suivi par 347 000 téléspectateurs en 2018. L'année suivante, pour sa première diffusion sur TF1, 531 000 téléspectateurs étaient présents. Cette année, la chaîne L'Équipe a flairé le bon coup. Un match par semaine le dimanche sur le site internet et le droit de diffuser le Super Bowl en clair tout en essayant de vulgariser le sport. « On a eu

de très bons retours de la fédération. Elle nous dit que beaucoup de jeunes souhaitent s'essayer à la pratique après avoir vu quelques matchs » dévoile Peter Anderson, commentateur sportif de la NFL sur le canal 21.

« Les médias y sont pour beaucoup »

À Toulouse, dans le club de football américain des Ours, le président Arnaud Montgenie à lui-même constaté l'évolution et le gain en popularité de ce sport. « Il y a dix ans, c'était un sport d'ultra-passionnés, maintenant un peu moins. On va dire que les médias y sont pour beaucoup dans cette démocratisation », explique-t-il. Grâce à cette diffusion plus large, le club des Ours

gagne en adhérents, surtout chez les jeunes. « Sur 250 licenciés, plus de la moitié ont moins de 19 ans » précise Arnaud Montgenie. Une tendance qui se confirme selon la Fédération française de football américain. En 2011, 12 189 personnes pratiquaient ce sport contre 23 500 en 2019.

Des Français osent aussi partir pour jouer au haut niveau. C'est le cas de Valentin Gnahoua. Après avoir évolué au Mans, il tente sa chance au Canada pour en faire son métier. En jouant hors de France, il sait qu'il peut influencer d'autres joueurs à tenter l'aventure : « La pratique du football a changé en France depuis dix ans, et on sait que désormais, c'est possible de jouer à l'étranger. Qui sait, peut-être même accéder à la NFL un jour. »

Raphaël Bazile

SPORT EXPRESS

Open d'Australie

Après 14 jours de quarantaine stricte pour les joueurs, les matchs du tableau final de l'Open d'Australie commenceront dès lundi. Jusqu'à 30 000 spectateurs par jour pourront être accueillis à Melbourne, grâce à l'absence de cas Covid dans l'état de Victoria.

Droits TV

Ni BeIN SPORTS, ni Canal+ n'ont voulu répondre à l'appel d'offre lancé par la LFP pour la réattribution des droits de diffusion de 80% de la Ligue 1 et de la Ligue 2 sur les saisons 2020-2024. Un nouveau revers qui enfonce un peu plus le football français dans la crise.

Handball

La France est repartie sans médaille, pour la première fois depuis 2013, des championnats du monde organisés en Égypte. En finale, le Danemark a triomphé de la Suède, tandis que l'Espagne a accroché la troisième place face aux Bleus.

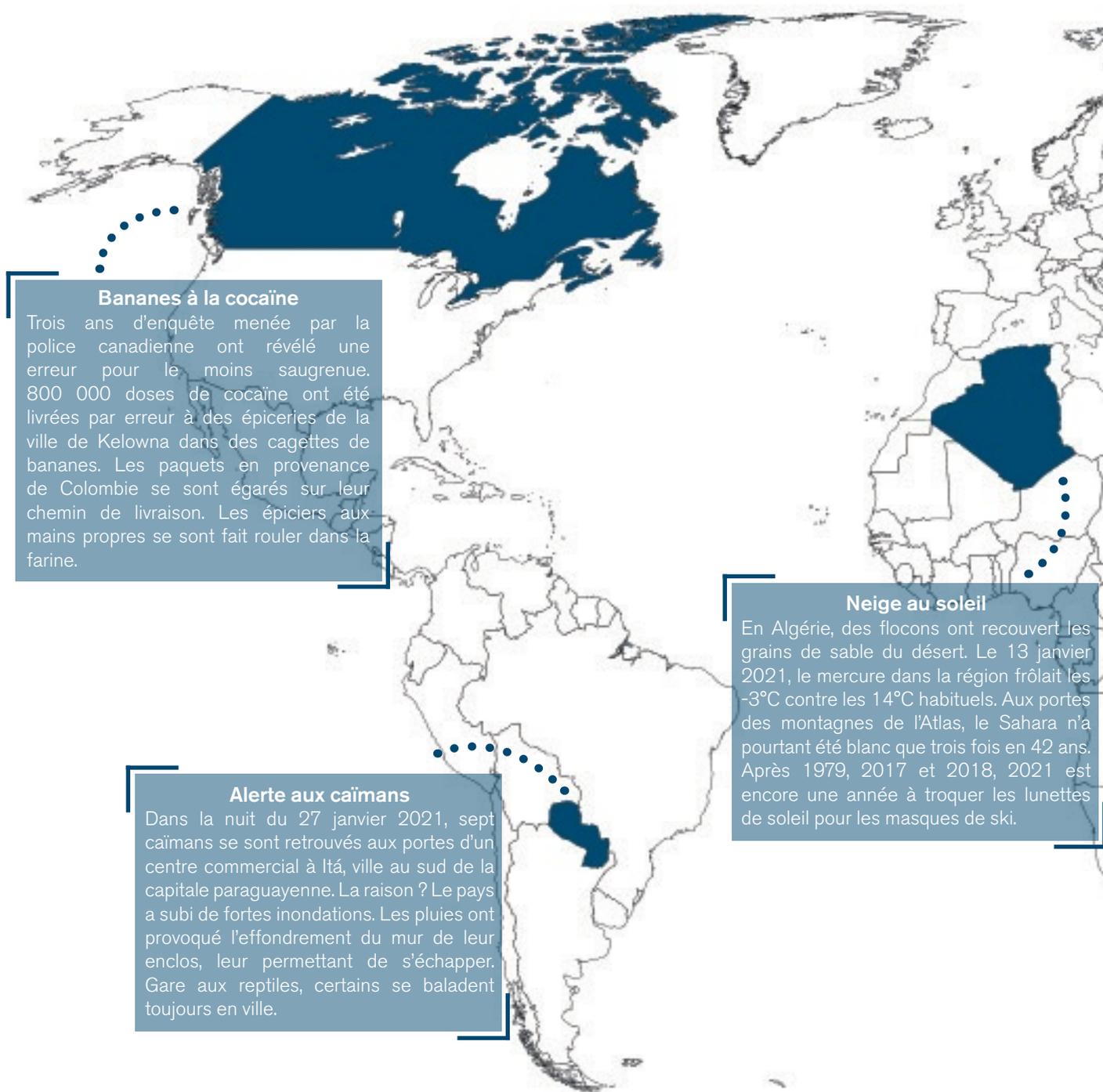
Ski alpin

Les championnats du monde de ski alpin débiteront lundi à Cortina d'Ampezzo (Italie), où les descentes se dérouleront à huis clos. Alexis Pinturault, actuel leader du classement général de la coupe du monde, sera en tête d'affiche chez les Français.

Tour du monde de l'insolite

De l'Afrique à l'Amérique en passant par l'Europe, les six continents regorgent de curiosités. Focus sur la planète Terre, versant insolite.

Bérénice Del Tatto et Mathilde Gendron



Bananes à la cocaïne

Trois ans d'enquête menée par la police canadienne ont révélé une erreur pour le moins saugrenue. 800 000 doses de cocaïne ont été livrées par erreur à des épicereries de la ville de Kelowna dans des cagettes de bananes. Les paquets en provenance de Colombie se sont égarés sur leur chemin de livraison. Les épiciers aux mains propres se sont fait rouler dans la farine.

Neige au soleil

En Algérie, des flocons ont recouvert les grains de sable du désert. Le 13 janvier 2021, le mercure dans la région frôlait les -3°C contre les 14°C habituels. Aux portes des montagnes de l'Atlas, le Sahara n'a pourtant été blanc que trois fois en 42 ans. Après 1979, 2017 et 2018, 2021 est encore une année à troquer les lunettes de soleil pour les masques de ski.

Alerte aux caïmans

Dans la nuit du 27 janvier 2021, sept caïmans se sont retrouvés aux portes d'un centre commercial à Itá, ville au sud de la capitale paraguayenne. La raison ? Le pays a subi de fortes inondations. Les pluies ont provoqué l'effondrement du mur de leur enclos, leur permettant de s'échapper. Gare aux reptiles, certains se baladent toujours en ville.

Bulles de sapin

Après les fêtes de fin d'année, la distillerie estonienne Lahhentagge choisit de recycler les épicéas en sodas aigre-doux. Zestes de citron, branches et épinettes de sapin produisent alors une boisson tonique au parfum de Noël. Le projet s'étend désormais jusqu'aux pays baltes. Fini le champagne, trinquons aux sodas de sapins, *cheers* !

Payé à ne rien faire

Shoji Morimoto, 37 ans, vit à Tokyo. Pour gagner sa vie, le jeune homme loue sa présence pour combler la solitude des Japonais qui font appel à ses services. Au départ, la location était gratuite. Il facture désormais ses quatre rencontres quotidiennes à 80 euros par personne. Le contrat est clair : Shoji peut manger, boire et discuter de choses faciles. La version humaine du Tamagotchi ?

Du Mossad aux paillettes d'Hollywood

Avner Avraham, ancien agent du renseignement israélien, est un retraité actif. Il a créé Spy Legends, une entreprise chargée de conseiller les tournages des scènes d'espionnage. Son équipe : des ex-employés des services secrets recrutés dans le monde entier. Ils ont l'interdiction de révéler les films sur lesquels ils travaillent. James Bond n'a qu'à bien se tenir.

In extremis

Robert Weber, 58 ans, et son chien ont disparu en plein bush australien. L'animal est à ce jour encore introuvable. Après quelques heures de route, sa voiture s'est enlisée dans un lieu reculé de la forêt. Retrouvé le 24 janvier 2021, le rescapé a survécu miraculeusement pendant 18 jours grâce à des champignons et à l'eau des barrages. Robert Weber ne serait-il pas le nouveau Mike Horn ?



Sylvain Louvet, prix Albert Londres 2020. ©DR

L'engagement au coeur du journalisme

Le prix Albert Londres récompense chaque année les meilleurs grands reporters francophones. Le 5 décembre 2020, il a été décerné, dans la catégorie « Audiovisuel » au Toulousain **Sylvain Louvet** pour son documentaire *Tous surveillés : 7 milliards de suspects*. De la photocopieuse des débuts à la création du secrétariat d'État pour la protection de l'enfance, le journaliste mène une carrière qui oscille entre enquêtes sensibles et grands coups de pied dans la fourmillière.

Sylvain Louvet l'avoue : il n'y a pas cru. « C'est un aboutissement d'avoir obtenu le prix Albert Londres dans la même entreprise dans laquelle j'ai commencé comme stagiaire, il y a quatorze ans », reconnaît-il avec humilité. Regard vif, yeux verts pétillants, celui qui se dit « journaliste par accident » aime à se remémorer ses débuts au bas de l'échelle. Les heures passées à la photocopieuse et sa première expérience sur le terrain : une interview « ratée » de Lionel Jospin. En appel vidéo depuis son appartement parisien, il se lance, à une heure avancée et pas moins enthousiaste, dans le récit de son parcours. Désormais producteur à l'agence Babel, le primé n'oublie pas ses premiers pas. Son premier contact avec le journalisme a lieu un peu par hasard, lors d'un stage à l'agence de *la Dépêche* à Colomiers, après un Master à Sciences Po Toulouse. La Ville rose restera une source d'inspiration : « un bon sujet est un sujet dont on parle à Toulouse », défend-il. Et puis Toulouse, c'est aussi cette passion familiale pour l'image. Son grand-père inséparable de son « Super 8 », la passion de son père pour les caméscopes, son frère devenu producteur de cinéma. « J'ai envie de faire changer les choses. » Résolument humaniste, le journaliste de 38 ans défend son engagement à travers son

travail d'investigation. Son film « *Tous surveillés : 7 milliards de suspects* », alerte sur le potentiel répressif des technologies et leur propagation à l'échelle mondiale. C'est l'attentat de *Charlie Hebdo* du 7 janvier 2015 qui l'incite à créer l'association de lutte contre les fake news *FakeOff* destinée à éduquer les jeunes aux médias. « Être journaliste c'est être en connexion avec la population, connaître ses problématiques, ce qui anime les gens », défend le producteur habitué de manière obsessionnelle par ses enquêtes, dont certaines ont trouvé un prolongement inattendu. Suite à une rencontre marquante avec le jeune Lyies Loufokk, qui lui raconte l'enfer vécu par les enfants placés, il imagine un documentaire dédié à cette cause. Après avoir provoqué la mise en place d'un secrétariat à la protection de l'enfance avec son film *Enfants placés : les sacrifiés de la République* en janvier 2019, le Toulousain a de nouveau secoué la sphère politique française avec une deuxième enquête diffusée le 27 janvier 2021 sur France 3 : *Enfants placés, que fait la République ?*. Pour Sylvain Louvet, le journalisme ne va pas sans une bonne dose d'audace, ou d'insolence, au choix. Lui a choisi.

Marie Maison